

## Aimee

*Tu es à moi.  
Tu seras toute à moi.*

Voici ce que j'entends chaque satané matin depuis que le père de mon amie Courtney est mort. Ces mots me torturent sans cesse, si bien que je finis par me sentir complètement folle, et aujourd'hui ne diffère en rien des autres jours. Même dans le jardin, étendue à moitié nue sur l'herbe aux côtés de mon petit copain Blake, je les entends. Nous sommes censés admirer le ciel bleu tout en profitant de la douceur de nos câlins, mais non...

— Aimee, tu es géniale, dit Blake. Tu es la meilleure petite amie de l'univers et tu seras toujours à moi. Compris ?

Ces mots me rappellent mon rêve, et même la tête posée sur le torse de Blake, je ne ressens pas le calme habituel de nos moments à deux. Mon esto-

mac commence à se tordre. Son cœur à lui bat à tout rompre ; son sang semble jouer un morceau que je ne distingue pas. Blake est chanteur. Il a sans arrêt une chanson dans la tête, et j'ai toujours l'impression qu'elle remplit tout son être, pompe ses veines, se propage dans ses capillaires jusqu'à le posséder entièrement, comme les mots le font pour moi. Je couvre ce martèlement d'un soupir.

— Papy et Benji ne vont pas tarder.

— Tu me mets à la porte ? demande-t-il en attrapant son tee-shirt avec son sourire de rock star auquel personne ne peut résister.

— Plus ou moins, dis-je d'un air désolé.

Les bois, la rivière et la maison qui nous entourent semblent nous observer d'un œil rassurant : nous avons le droit d'être jeunes et heureux. Mais pas aujourd'hui. Pas maintenant, alors que le père de Courtney est mort. Je ne peux pas me sentir heureuse, tandis que tout en elle est souffrance. Je connais ce sentiment. L'océan a emporté son père, mais la rivière a pris ma mère. C'était il y a longtemps, mais la douleur est toujours là.

Blake m'appuie contre le plus gros pin du jardin, mais je n'ai plus vraiment la tête à ça.

Ces dernières semaines, je me suis éloignée de lui, ce qui m'ennuie terriblement, car nous sommes faits l'un pour l'autre, c'est l'avis de tout le monde.

Il grogne :

— On doit faire une dissert sur nos peurs les plus profondes pour le cours de psycho.

— Ah oui ?

Ses yeux sont d'un gris... J'aime me dire qu'ils sont océaniques, bien que ce ne soit plus une image si chouette, désormais. Je mords tout de même à l'hameçon et demande :

— Quelles sont les tiennes ?

Il effleure mes bras, puis glisse les mains jusqu'à mes poignets, où il me serre tout en haussant les épaules.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas peur de grand-chose. Peut-être du feu... De ne pas être reçu à Stanford<sup>1</sup>.

Quelque chose en moi remue à me donner la nausée, comme un mauvais café qui ne passe pas. Un corbeau s'envole de l'arbre, ses deux ailes noires claquant dans l'air.

— Et toi, de quoi as-tu peur ? me demande-t-il.

Je réfléchis, puis décide d'être honnête.

— De moi-même.

Il fronce les sourcils, troublé.

Je pousse un gros soupir et ajoute :

— Oui. Ce dont j'ai le plus peur, c'est moi-même.

Il y a certaines choses à mon sujet que je ne peux pas expliquer. Parfois, il m'arrive de voir des événements en rêve avant qu'ils ne se produisent. C'était également le cas de ma mère, ce qui me pousse à croire que cette histoire de médium est plus ou moins génétique. Oui, je sais que c'est bizarre, j'ai vu des choses à propos de Courtney, je vois des choses au sujet d'un garçon à l'aspect

---

1. Université californienne. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

rude que je ne connais pas, un garçon dont la peau semble bronzée à toute période de l'année. Et, oui, il y a des semaines de cela, j'ai rêvé d'hommes qui se noyaient, mais le brouillard était si épais, et la lumière, si faible que je n'ai pas saisi qui c'était, ni comment les sauver. Je n'avais pas réalisé que l'un d'eux était le père de Courtney.

Pour vous dire à quel point ces rêves craignent...

Mais il n'y a pas que ça. Parfois, quand les gens sont malades ou blessés, mon contact suffit à les guérir. Quelquefois, je vois même leurs plaies se refermer. Je ne sais pas si ma mère avait ce pouvoir-là. Elle n'a pas vécu assez longtemps pour que je puisse lui poser la question.

Je ne suis pas folle.

Avant que Blake ne parte, nous échangeons un long baiser tendre, appuyés sur sa vieille Volvo break.

— J'aimerais tant que tu restes, je lui souffle.

Il retire sa tête et écarte quelques cheveux de mon visage. Ses mots caressent ma joue :

— Moi aussi.

Je recule alors que le vent s'acharne de nouveau sur mes cheveux. Blake lève les yeux sur ma maison, une grande demeure tout en bardeaux avec porche, garage attenant, etc.

— Ta maison a l'air si douillette ! lance-t-il.

— Douillette ?!

— Elle est sympa. J'aime t'imaginer y dormir, la nuit.

Je me tourne vers la maison et m'appuie moi aussi sur la voiture.

— C'est vrai qu'elle a l'air douillette. Elle ressemble si peu à celle de Courtney, désormais. Parfois, on se sent affreusement mal, là-bas.

— C'est normal que tu ressenties ça.

Il me tire par le poignet.

— Appelle Courtney, invite-la chez toi. Ça vous fera sûrement du bien à toutes les deux.

Dès le départ de Blake, j'envoie un texto à Courtney pour lui proposer de venir faire du kayak. Puis papy m'envoie à son tour un message pour me signaler qu'ils ne seront pas à la maison avant une heure. À peine Courtney arrivée, nous nous emparons des gilets de sauvetage et des pagaies, puis gagnons notre long dock en bois qui se détache de la rivière. Un petit kilomètre plus loin se trouve la baie océanique où le père de Courtney est mort. À un kilomètre de l'autre côté, c'est la ville. La distance est plus longue en voiture ; il vaut mieux s'y rendre par la rivière. L'espace d'un instant, le regard de Courtney se tourne vers la mer. Ses yeux se voilent et sa bouche s'affaisse : elle pense à son père. Mais elle finit par se reprendre et se composer un air heureux.

— Tu ne croiras jamais ce qui m'est arrivé aujourd'hui ! lance-t-elle.

Le vent soulève ses cheveux bruns. À peine capable de se contenir, elle secoue la tête.

— Non, dis-moi.

J'immobilise notre kayak biplace tandis qu'elle se glisse à l'avant.

— C'est vraiment terrible, continue-t-elle en se penchant pour se tenir au dock pendant que je m'assois à l'arrière. Sérieusement. Largement du niveau des histoires d'horreur qu'on lit dans les magazines féminins.

Nous empoignons nos pagaies et poussons sur le côté afin de filer sur l'eau. J'essaie de ne pas songer à la mort du père de Courtney, ni à celle de ma mère.

Au moins, nous savons où elle a disparu : juste ici. Ces pensées ne peuvent m'apporter rien de bon ; je les chasse de mon esprit.

— Mais raconte-moi ! je la supplie en souriant.

Ça fait du bien de voir Courtney se comporter comme avant, parler de nouveau, contenir sa tristesse.

— Justin Willis avait besoin d'un stylo en cours de biologie. Donc, j'en sors un de ma trousse, tu me suis ?

Notre kayak fend l'eau d'un rythme régulier.

— Oui, oui, je réponds pour signifier à Courtney qu'elle peut poursuivre.

— Donc, je sors mon stylo, le lui tends, mais il continue à regarder autour de lui comme si j'étais invisible. De mon côté, j'insiste, lui plantant mon stylo sous le nez, parce que je suis super énervée qu'il m'ignore. Je fulmine intérieurement : *Quoi, ce n'est pas assez bien pour toi, Justin Willis ?*

— Bien sûr que si ! je m'exclame, révoltée par l'attitude du garçon.

— Non... Attends...

Elle arrête de pagayer, puis se tord vers moi afin

que je puisse la voir pour la fin de son récit. Elle ferme les yeux en secouant la tête, comme si c'en était trop pour elle.

— Alors, je regarde mon stylo et... je me rends compte que ce n'est pas un stylo.

— Ce n'est pas un stylo ? je répète, suspendue à ses lèvres.

Courtney est très forte pour raconter des histoires. Elle devrait en faire son métier.

— Ce n'est pas un stylo ! C'est un tampon ! Je suis en train d'agiter un tampon sous le nez de Justin Willis !

Elle se renverse en arrière et rit si fort que le kayak remue. Ou peut-être est-ce parce que j'imité mon amie.

— Mais c'est terrible !

— Oui, je sais !

Nous abandonnons toutes les deux nos pagaies pour nous laisser flotter quelques instants. Parfois, la vie est vraiment trop marrante...

— Je t'adore, Court. Tu es la plus grosse gaffeuse du monde, et je t'adore.

— Je sais !

Un nuage masque le soleil et fait glisser des ombres sur la rivière. Nous sommes trop proches de la baie où son père est mort, et c'est de sa voix de nouveau chargée de tristesse qu'elle propose :

— On retourne vers la ville ?

Mon grand-père et Benji arrivent seulement quelques minutes après le départ de Courtney.